

LA MARINE FRANCAISE DANS LA GUERRE DE CRIMÉE

(1854 - 1855)

A partir de 1852, sous l'impulsion personnelle de NAPOLEON III, et grâce à l'énergie de ses amiraux et au génie de DUPUY DE LOME, la Marine impériale va connaître une intense période d'activité et de développement ; pour être juste, il faut dire que NAPOLEON III ne faisait que reprendre les idées du prince de JOINVILLE : « *Quand on veut une marine, à voile ou à vapeur, ce n'est pas seulement au moment où le besoin se fait sentir qu'il faut la vouloir : il faut la vouloir longtemps, il faut la vouloir toujours, parce qu'en marine, rien ne s'improvise, pas plus les bâtiments que les hommes. Cette vérité est devenue banale à force d'être répétée, et cependant pourquoi se lasser de le redire, puisqu'on ne se lasse pas de le reconnaître ?* »

Dès l'année suivante, l'empereur décidera d'intervenir en Russie.

La Guerre de Crimée

1853 : l'Empire ottoman est toujours l'homme malade de l'Europe, mais il se trouve dans une période stable, sans aggravation prévisible. C'est pourtant le moment que choisit le tsar NICOLAS I^{er} pour tenter de relancer le vieux rêve de PIERRE-LE-GRAND : l'accès à la mer libre.

En février, le prince MENTCHIKOF, après une première tentative diplomatique, adresse un ultimatum aux Turcs, en exigeant la cession des provinces situées entre Istanbul et le Danube, ce que l'Angleterre et la France, soutiens de l'Empire ottoman, ne peuvent admettre.



L'amiral HAMELIN

En juillet, deux escadres, l'une française commandée par l'amiral HAMELIN, neuf vaisseaux et huit frégates, l'autre anglaise commandée par l'amiral DUNDAS, sept vaisseaux et huit frégates, viennent mouiller à Tenedos, à l'entrée des Dardanelles.

La guerre commençant entre la Russie et la Turquie, les escadres entreprennent de franchir les Dardanelles et de remonter jusqu'à Istanbul : le courant et le vent sont contraires, il n'y a que deux vaisseaux dotés de machine à vapeur, dont le fameux *Napoléon*, et il faudra plus de quinze jours pour qu'à grands coups de remorquages, entrecoupés de mouillages, les escadres arrivent à Istanbul (13 novembre). Il était temps car, à quelques jours de là, l'escadre turque était entièrement détruite au mouillage de Sinope, port d'Anatolie, sur la côte sud de la mer Noire : c'était le triomphe de l'obus explosif.

L'escadre alliée dut se contenter de quelques incursions dans la Mer Noire, de laisser passer la mauvaise saison et d'attendre une éventuelle déclaration de guerre ; pendant ce temps une armée expéditionnaire était embarquée à Toulon, sur une escadre de cinq vaisseaux et trois frégates commandée par le vice-amiral BRUAT, et arrivait à Gallipoli, à l'extrémité des Dardanelles, première base stratégique choisie.

Le 14 avril 1854, l'amiral HAMELIN reçut la nouvelle de la déclaration de guerre franco-anglaise à la Russie et, en

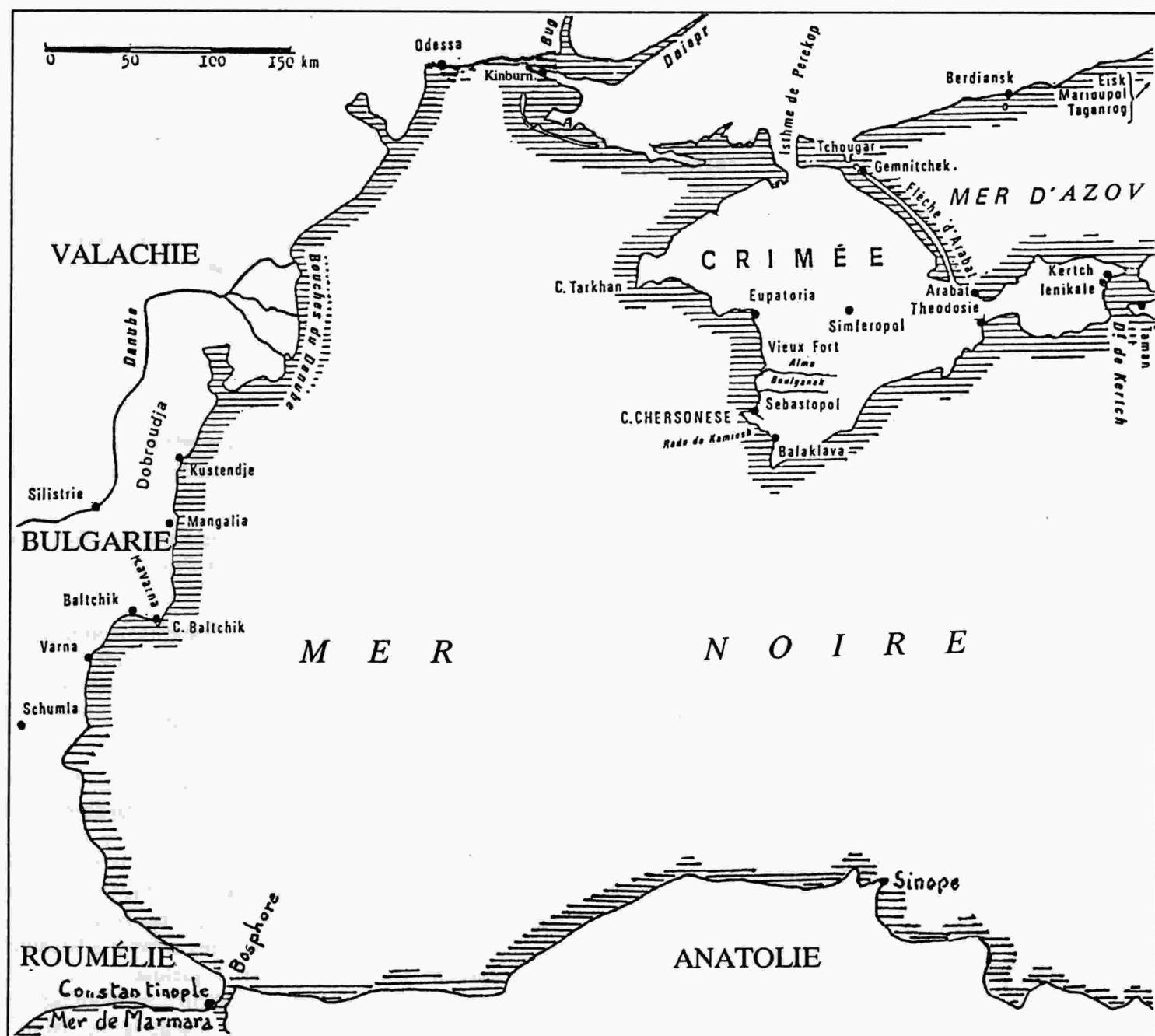
deux mois, des frégates bombardaient et détruisaient les installations militaires du port d'Odessa, bloquaient l'escadre russe à Sébastopol, interdisaient la navigation en mer Noire au pavillon russe.

Mais les Russes attaquaient le long de la côte ouest de la mer Noire et les mouvements de la flotte vont être enchaînés à ceux de l'armée de terre, consistant à transporter des troupes, des malades, des blessés, des vivres, du matériel, des approvisionnements.

Il paraissait logique de contrecarrer l'attaque russe, de porter secours à l'armée turque et, le 2 juin 1854, l'armée débarquait à Varna, en Bulgarie, sans opposition de l'ennemi qui s'était replié ; à peine mise à terre, la première division

B. M. L.

fut littéralement décimée par le choléra : il fallait tenter autre chose et le maréchal de SAINT-ARNAUD, commandant en chef, décida, le 26 août, après avoir réuni ses subordonnés en conseil de guerre, de tenter l'expédition de Crimée.



Le 5 septembre 1854, l'armée navale de la France voguait vers la Crimée. Elle comprenait :

- quinze vaisseaux dont trois à vapeur et deux mixtes,
- onze frégates et quatorze corvettes à vapeur,
- cinq grands transports et quarante neuf bâtiments de commerce.

Les troupes embarquées comportaient vingt-huit mille hommes, mille quatre cent trente sept chevaux, et soixante huit canons. Tous les grands marins de l'époque sont à bord. Le vice-amiral HAMELIN a sa marque sur la **Ville de Paris**, avec comme chef d'état-major BOUET-WILLAUMEZ et comme capitaine de pavillon, RIGAULT de GENOUILLY. Le vice-amiral BRUAT a sa marque sur le **Montebello**, le contre-amiral CHARNER conduisant le convoi avec sa marque sur le **Napoléon**.

L'escadre turque, commandée par ACHMED PACHA, huit vaisseaux et quatre frégates, renforcée par deux frégates anglaises et deux françaises, et seize navires de commerce, portant sept mille hommes, partit en même temps ; l'escadre anglaise, sept vaisseaux et huit frégates sous le commandement du vice-amiral DUNDAS appareilla trois jours plus tard.

Le 14 septembre, *"beau jour pour la Marine"*, les troupes étaient débarquées à Eupatoria, à quelques milles au nord de la petite rivière Alma, rivière qui fut traversée



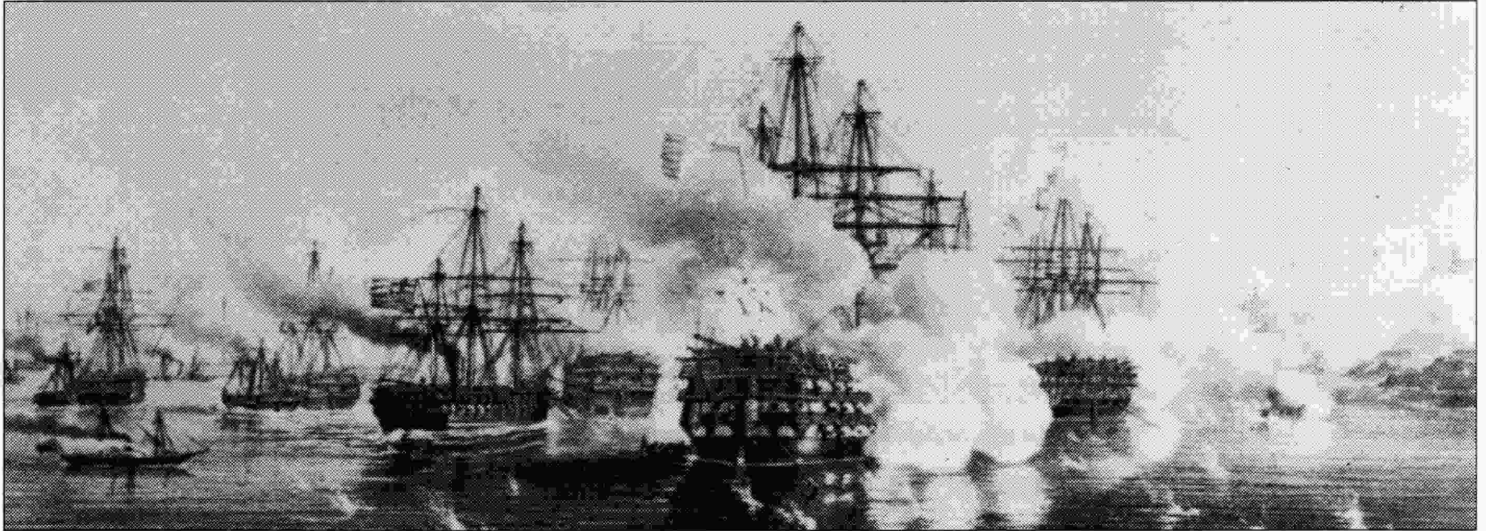
Le Napoléon

à son embouchure grâce à l'exploration faite par le capitaine de frégate LA RONCIERE-LE NOURY. La victoire ouvrait la route de Sébastopol où les Russes avaient sabordé toute leur flotte de la mer Noire, une douzaine de bâtiments, mais en récupérant leur artillerie.

Pour ravitailler et appuyer les armées, les Anglais vinrent mouiller dans la baie de Balaklava, et les Français dans la baie de Kamiessh, presque à l'entrée de la baie de Sébastopol.

Le général CANROBERT qui succédait au maréchal de SAINT-ARNAUD, mort du choléra, s'aperçut rapidement de son infériorité en artillerie. Pour lui venir en aide, la marine débarqua quarante canons et mille trois cents hommes sous le commandement du capitaine de vaisseau RIGAULT de GENOUILLY. Plus tard, l'effectif des marins s'élèvera à deux mille cinq cents hommes.

Le 17 octobre 1854, l'armée donnait l'assaut à Sébastopol, appuyée par le tir des navires mouillés entre 1.000 et 1.400 mètres des batteries russes. Ce fut un échec, car les forts de la défense étaient autrement solides que les forts mexicains de Saint-Jean-d'Ulloa que la Marine française avait détruits en 1838. Par contre, les pertes et les avaries étaient nombreuses à bord des vaisseaux.



Bombardement du front de mer de Sébastopol, le 17 octobre 1854

Le 5 novembre eut lieu la bataille d'Inkermann, à 6 kilomètres au sud-est de Sébastopol, où se distinguèrent les batteries de marine puis, le 14 novembre, une violente tempête compromit le sort de tous les bâtiments qui étaient en Mer Noire : le **Henri IV** (capitaine de vaisseau JEHENNE) s'échouait à Eupatoria, cinq vaisseaux subirent des avaries plus ou moins graves et durent retourner à Istanbul.

Il fallait attendre le printemps pour reprendre les opérations actives du siège, mais il fallait aussi continuer à soutenir l'armée, ce qui entraînait une incessante rotation de bâtiments entre la France, Gallipoli, Istanbul et la Crimée.

C'est au cours de cet hiver 1854-1855 que la **Sémillante**, frégate armée en transport se rendant de Toulon en mer Noire avec des troupes et des approvisionnements, commandée par le capitaine de frégate JUGAN, se perdit corps et biens dans le détroit de Bonifacio dans la nuit du 15 février*.

Le retour de la belle saison permit de reprendre les opérations sous le commandement du vice-amiral BRUAT qui avait remplacé l'amiral HAMELIN.

Treize batteries, soit près de cent pièces de marine, commandées par RIGAULT de GENOUILLY, nommé contre-amiral, participaient au siège. D'autre part, onze mille hommes de troupe furent débarqués sur l'isthme de Kertch pour couper les communications de la Crimée. L'accès à la mer d'Azov étant libre, des bâtiments légers arraisonnèrent et détruisirent de nombreux bâtiments de commerce et attaquèrent Marioupol et Taganrog, sur le Don.

Enfin, le 8 septembre 1855, le fort de Malakoff fut enlevé et Sébastopol se rendit.

Restait à détruire la dernière forteresse russe sur la côte nord de la mer Noire, le fort de Kinburn, véritable défense de l'embouchure du Dniepr, construit sur une langue de sable entre les eaux du Dniepr et du Bug, et la mer. Le 14 octobre, une escadre franco-anglaise débarqua sept mille cinq cents hommes hors de la portée de la forteresse, dont le bombardement eut lieu le 17. En quelques heures, le feu des batteries flottantes cuirassées françaises eut raison de la forteresse.

Il s'agissait de pontons à peu près rectangulaires de 52 mètres de long, 13 mètres de large, 2,65 mètres de tirant d'eau, 1.600 tonnes de déplacement, qu'une machine de 225 chevaux. déplaçait à 4 noeuds. Chaque batterie portait seize

* Un article du prochain numéro de notre bulletin relatera ce dramatique naufrage.

canons de 50 livres et deux de 12 livres. L'innovation était la cuirasse – 110 millimètres de plaques de fer sur un matelas de bois de 200 millimètres – qui leur permit d'encaisser une soixantaine de coups chacune, avec à peine quelques blessés. C'étaient :

La Dévastation

Commandant de MONTAIGNAC

La Lave

Commandant de CORNULIER-LUCINIÈRE

La Tonnante

Commandant DUPRÉ.



La batterie flottante La Tonnante hiverne devant Kinburn démantelée

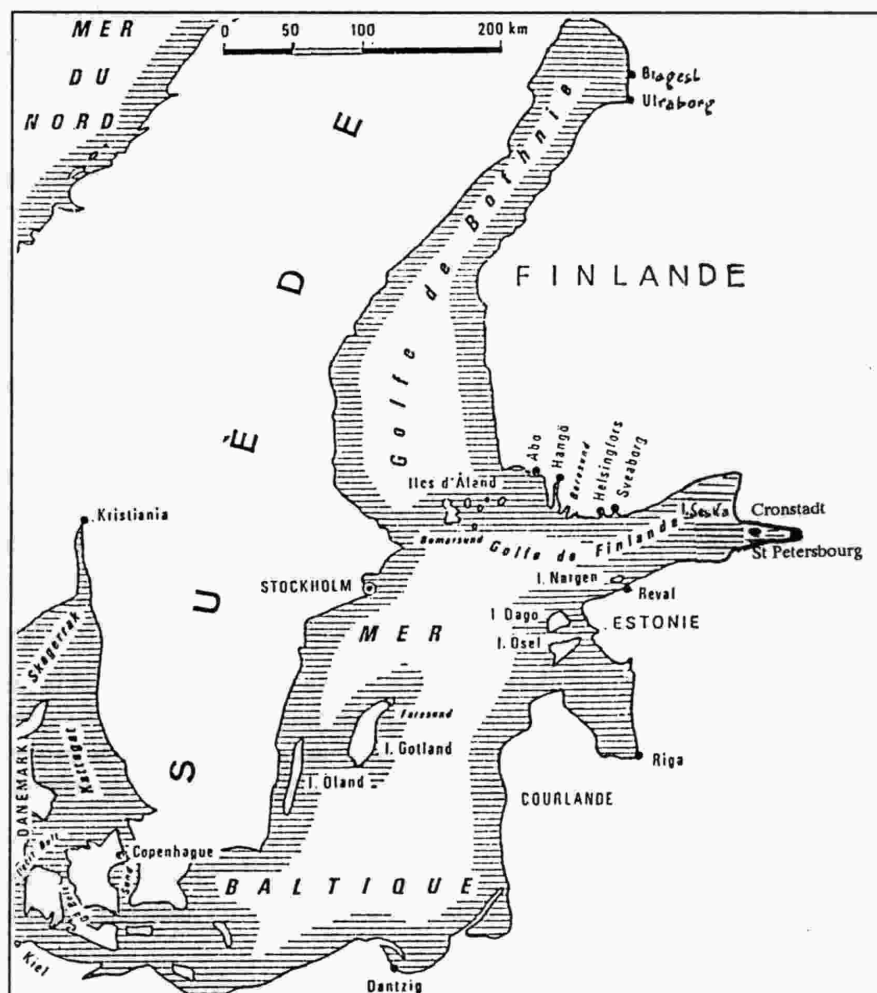
Les expéditions de la Baltique et du Pacifique

Les puissances alliées voulaient aussi surveiller la Marine russe en Baltique, la détruire si possible ou, au moins, la bloquer.

En mai 1854, une escadre française commandée par le vice-amiral PARSEVAL-DESCHÈNE arrivait à Kiel et rejoignait, le 8 juin, à l'ouvert du golfe de Finlande, l'escadre britannique aux ordres de l'amiral NAPIER.

Six vaisseaux français et douze anglais, accompagnés de frégates, entrèrent dans le golfe pour faire une reconnaissance de l'arsenal de Cronstadt où se trouvaient vingt-cinq vaisseaux ennemis ; ceux-ci n'avaient nulle intention d'appareiller, protégés qu'ils étaient par sept à huit forts portant près de mille canons et défendant les chenaux d'accès.

Les deux commandants en chef tombèrent d'accord sur l'impossibilité d'une attaque sur Cronstadt et se rabattirent sur celle des îles Åland, situées à l'entrée du golfe de Bothnie. La France envoya une division de dix mille hommes sous les ordres du général BARAGUAY d'ILLIERS ; renforcée par les compagnies de débarquement anglaises et françaises, elle débarqua le 8 août 1854 près de la forteresse de Bomarsund, qui se rendit le 16 puis fut détruite avant le retrait des escadres du golfe.



En 1855, une division française de trois vaisseaux et deux corvettes, commandée par le contre-amiral PÉNAUD, et une division anglaise équivalente commandée par le contre-amiral DUNDAS**, se retrouvèrent devant Cronstadt pour arriver aux mêmes conclusions que l'année précédente. On se contenta de bombarder la forteresse de Sveaborg, en Finlande, avant de repartir ; le seul fait nouveau était que pour la première fois la corvette anglaise **Merlin** avait fait sauter deux mines sans d'ailleurs subir grand dommage : l'arme n'était pas encore au point.

Enfin, à l'autre bout du monde, les divisions anglaise et française du Pacifique qui se trouvaient au Pérou, reçurent, en mai 1854, l'ordre d'attaquer le port de Petropavlovsk au Kamtchatka. Cette expédition lointaine de quatre frégates ne connut que des malheurs :

- l'amiral anglais PRICE se suicida la veille de l'attaque,
- la tentative de débarquement échoua rapidement,
- l'amiral français FEBVRIER-DESPOINTES mourut pendant le voyage de retour,

L'année suivante, une nouvelle expédition trouva Petropavlovsk évacué par les Russes et détruit.

Comment finir la guerre ? Car il n'était évidemment pas question d'envahir la Russie. Le "Père" de la pensée stratégique Carl von CLAUSEWITZ l'avait clairement exprimé dans son livre *"De la Guerre"* (1832) : « *l'empire russe n'est pas un pays que l'on puisse conquérir, c'est à dire que l'on puisse tenir occupé, en tout cas pas avec les forces actuelles de l'Europe ni avec les cinq cent mille hommes avec lesquels BONAPARTE envahit le pays. Un tel pays ne peut être soumis que par ses propres faiblesses et par l'effet de ses dissensions internes* ».

Mais la stratégie périphérique, c'est à dire la succession des opérations de débarquement en plusieurs points de l'immense empire obligeront le commandement tsariste à disperser ses forces, alors que la Russie manque de chemins de fer et de liaisons télégraphiques mais qu'au contraire les marines alliées contrôlent totalement les routes maritimes ; les dissensions internes entre les généraux et le tsar NICOLAS 1^{er} et la mort de celui-ci en 1855 feront le reste.

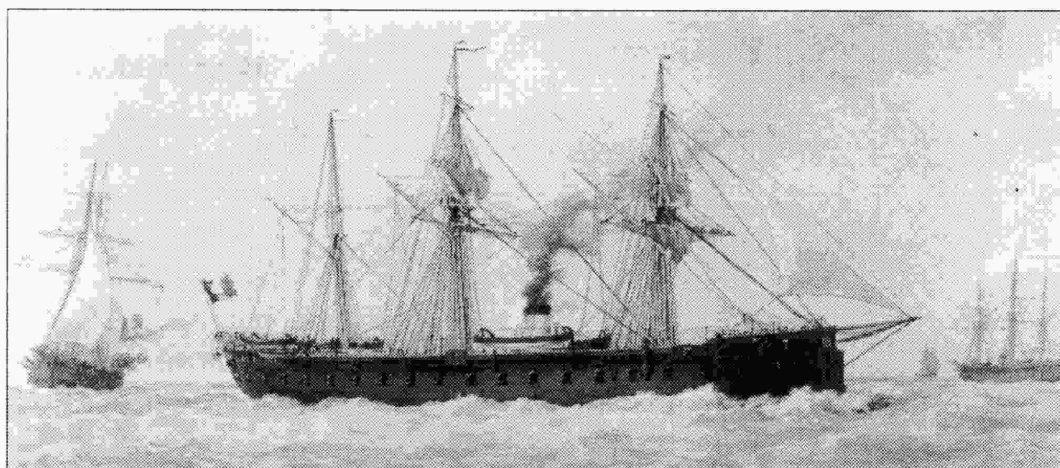
La paix sera réglée par un congrès réuni à Paris du 25 février au 8 avril 1856 : la mer Noire était neutralisée, les principautés de Moldavie et de Valachie – future Roumanie – devenaient autonomes mais étaient placées, ainsi que l'empire Ottoman, sous la garantie collective des puissances.

Les enseignements de la guerre

Même sans grande bataille navale, la Marine impériale avait largement prouvé qu'elle était devenue une grande marine. Elle avait réussi à obtenir une totale maîtrise des communications, bloquant la flotte russe et obligeant ce qu'il en restait à se saborder. Elle avait assuré le transport et le soutien de l'armée sur une longue distance de la Provence à la mer Noire. Elle avait enfin montré son aptitude et son entraînement à de multiples opérations de débarquement de troupes et de bombardement d'artillerie. Elle avait réussi à mettre à terre les lourds canons des vaisseaux, pour suppléer les déficiences de l'Armée de terre.

Sur le plan technique, la propulsion à vapeur a pris un avantage décisif sur la voile, en particulier pour les multiples opérations de ravitaillement et de débarquement. Dès 1856, un décret précisera que *"tout navire qui n'est pas pourvu d'un moteur à vapeur ne peut être considéré comme un bâtiment de guerre"*.

Les projectiles explosifs ont démontré leur efficacité, tant à la victoire russe de Sinope qu'aux débarquements et sièges alliés. Les murailles de bois des vaisseaux, comme les batteries terrestres, ne peuvent leur résister. Ceci, qui a d'abord provoqué la construction rapide des premiers navires cuirassés, les batteries **Dévastation**, **Lave** et **Tonnante**, va conduire au développement des *"frégates cuirassées"* qui, d'un seul coup, déclasseront tous les vaisseaux existants.



Frégate cuirassée **La Gloire** en 1859

** Un proche parent de celui qui commanda la flotte anglaise en mer Noire.

Et pour terminer, voici les ordres du jour adressés aux marins, par le maréchal commandant en chef, et par l'empereur NAPOLEON III : on y verra que l'esprit interarmées existait vraiment en 1855.

La ville de Sébastopol prise, le séjour à terre de la brigade navale commandée par le contre-amiral RIGAULT de GENOUILLY devenait inutile. Les marins rejoignirent leurs bâtiments respectifs où l'ordre du jour suivant les avait précédés :

"Soldats!

"Les braves marins de l'escadre de l'amiral BRUAT, descendus à terre pour partager nos travaux et nos dangers, vont nous quitter.

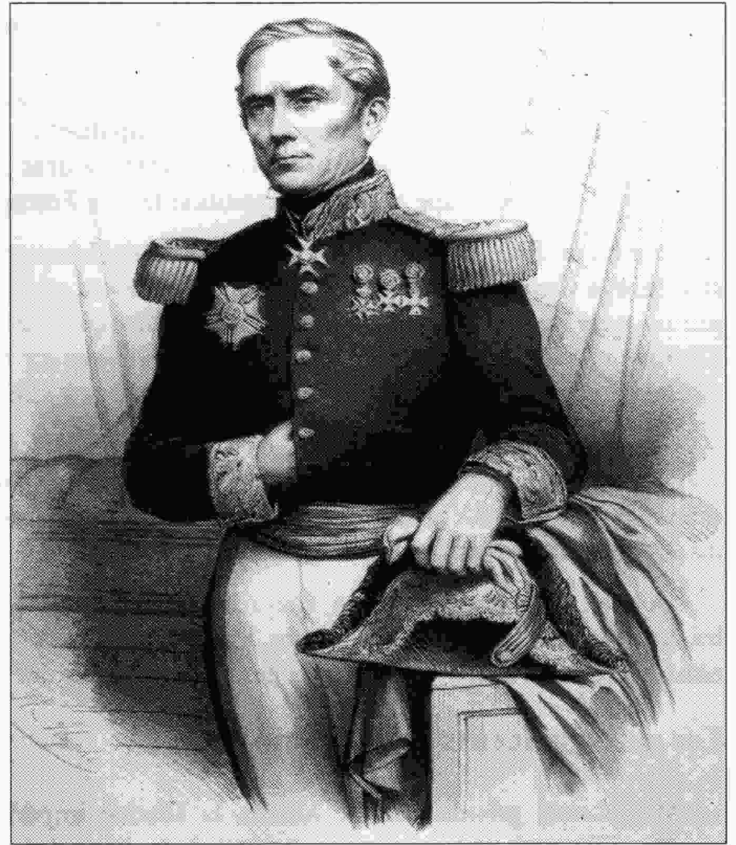
"Les marins russes de la mer Noire, qui n'avaient pas osé se mesurer avec eux sur leur propre élément, ont appris à les connaître devant les murs de Sébastopol.

"Pour vous, vous savez combien, pendant toute la durée de ce siège long et difficile, ils ont donné de preuves de courage, de constance, de résolution dans le service de leurs nombreuses et puissantes batteries.

"C'est avec plaisir et confiance que nous les avons reçus parmi nous, et c'est avec regret que nous voyons arriver le moment de la séparation.

"Une union et une estime réciproques formées sur le champ de bataille nous lient étroitement à ces braves marins, à leurs vaillants officiers, à leur digne chef, le contre-amiral RIGAULT de GENOUILLY. Nous les retrouverons, ayons-en l'espérance et, alors comme aujourd'hui, la flotte et l'armée, le matelot et le soldat n'auront qu'une même pensée, la gloire de la patrie, qu'un même sentiment, le dévouement à l'empereur."

*Au grand quartier général, 5 octobre 1855
le maréchal commandant en chef,
PÉLISSIER*



le vice-amiral BRUAT

Rien, mieux que les campagnes de la Baltique et de la mer Noire, ne saurait clore le récit des faits de guerre auxquels la Marine de la France a pris part. C'est, en effet, en parlant de ces deux expéditions que l'empereur a dit, à l'ouverture de la session du Corps législatif qui a suivi la cessation des hostilités :

« Je suis heureux de payer un tribut d'éloges à l'Armée et à la Flotte. Chacun a noblement fait son devoir, depuis le maréchal jusqu'au soldat et au matelot. Déclarons-le donc ensemble, l'Armée et la Flotte ont bien mérité de la patrie ».

Si le récit des divers épisodes de ces deux campagnes a montré ce que peut la Marine française lorsqu'elle agit seule, sous la conduite d'un chef habile ; s'il a prouvé que la force relative de l'artillerie de mer et des batteries de terre n'est pas ce qu'on l'a dit être pendant longtemps, il établit aussi, d'une manière incontestable, la puissance des ressources de la France dans toute action combinée de la Marine et de l'Armée de terre.

Henri DARRIEUS